

LES MUSIC-HALLS

Chronique de la Semaine

Au Théâtre-Music-Hall des Champs-Élysées. — La Revue Nègre. — Joséphine Baker, Douglas, les Charleston Steppers et le Jazz. — Attractions. — Saint-Granier. — Les Allissons. — Le double saut périlleux en automobile, au Cirque d'Hiver.

C'est un petit événement, dans l'histoire du music-hall parisien, que l'exhibition de cette troupe de comédiens, chanteurs et danseurs nègres que nous offre le Théâtre-Music-Hall des Champs-Élysées. A vrai dire, nous avions déjà vu à peu près tout ceci en détail, soit dans quelques numéros de variétés, soit dans les revues. Le cake-walk, en 1903, fut une véritable initiation du public parisien à la chorégraphie spéciale des noirs d'Amérique; et depuis lors de nombreux numéros de danseurs excentriques nous avaient montré ces désarticulations fébriles sur des rythmes syncopés, mais surtout nous avions vu, à l'Alhambra et dans une revue de Ba-Ta-Clan, l'extraordinaire duo Douglas and James qui s'est disjoint depuis lors: l'un des deux artistes, Jones, est dans la revue du Palace le partenaire de Marcelle Rahna dans le défilé du Bar américain; l'autre, Louis Douglas, est précisément l'auteur et le conducteur de la revue nègre des Champs-Élysées. Rappelons encore la princesse Baïnkà à l'Olympia, et les « Coloured girls » de la revue du Moulin-Rouge, qui avaient préparé notre œil à quelques-uns des effets de Joséphine Baker et de ses compagnes. Enfin, toutes sortes de jazz, depuis quelques années, ont accoutumé notre oreille aux plus effarantes surprises de rythme et de timbre, et nous ne pouvions ignorer, notamment depuis Nina Payne, que cette musique spéciale est génératrice de toute une chorégraphie originale, parfois pleine de charme et de saveur, et d'une séduction singulière.

Peut-être, la « revue nègre » des Champs-Élysées est-elle venue quelques années trop tard pour produire tout son effet de nouveauté; mais peut-être aussi, faute de cette acclimatation progressive, ne l'eussions-nous pas autant goûtée il y a quelques années. La véritable nouveauté de ce spectacle est pour nous la continuité même de ses effets, le rythme entraînant de l'ensemble et la valeur personnelle de plusieurs de ces artistes, surtout de l'étoile, Joséphine Baker. La direction des Champs-Élysées avait eu l'idée de nous présenter quelques scènes de cette revue en séance privée, avant de montrer le spectacle complet au public. Il est tout à fait intéressant de constater que ces fragments, choisis pourtant parmi les plus caractéristiques, avaient produit une impression de monotonie et de déjà vu qui a totalement disparu du spectacle complet, bien qu'il ait une durée trois ou quatre fois plus longue. C'est qu'on est peu à peu saisi, entraîné, enveloppé, envoûté par ce mouvement forcené, cette incessante trépidation, cette frénésie continue; et les tableaux qui se succèdent, dans leur ingénuité savoureuse, tour à tour violents et mélancoliques, nous transportent vraiment « ailleurs », nous dépassent, tandis que le rythme du jazz s'impose peu à peu aux spectateurs comme aux acteurs, s'insinue jusqu'au fond de notre être, et fait participer chacun de nous au mouvement des danses et des divertissements.

Les tableaux de ce spectacle défient du reste toute description. Des toiles de fond, naïvement peintes, représentent une course de steamers sur le Mississipi, un gratte-ciel à New-York, un village de la Louisiane, dessiné au trait en blanc sur noir; un cabaret aux lumières voilées s'ouvre sur la nuit bleue et se peuple de personnages bizarres... Sur les bords du fleuve, des nègres chantent, des petites filles passent en dansant, avec d'amples robes aux couleurs drôlement heurtées, et des madras noués sur leurs têtes; des boys en casquettes et foulards, sur des chemises à pois, qui sont les mêmes girls en travesti, forment une sorte de ronde burlesque; une forte commère à voix de baryton arpente la scène en grimaçant et en roulant des yeux terribles; une chanteuse dont la voix, les gestes et l'expression nous rappellent vaguement Jenny Golder, chante des couplets, dont le sens nous échappe, au milieu des négrillones aux costumes ornés de volants rouges, de deux tons qui s'entredévorent et de nœuds d'un vert acide; une Colombine de bronze doré se fait lutiner par un Arlequin ironique, dont le masque noir traditionnel a envahi la face entière, tandis qu'un marchand d'oranges et de bas de soie souffle dans une aigre clarinette près de son éventaire roulant; devant l'église du petit village, quatre nègres se détachent de la foule et chantent une mélodie plaintive, étrangement émouvante; un orage éclate, ou une querelle, ou les deux, et de la foule en mouvement, émergent des silhouettes gesticulantes... Je m'arrête. Plutôt que de m'attacher inutilement à rappeler, d'après mes notes, les détails successifs de ce spectacle, qui laisse le souvenir d'un rêve incertain, j'aime mieux rendre hommage au talent original de miss Joséphine Baker et de Louis Douglas, à la grâce capiteuse des Charleston Steppers, et aux éminentes qualités du jazz à qui revient, il faut le dire, le premier rôle et qu'il est impossible d'oublier. Cet être inquietant et agité, crâne étroit aux cheveux aplatis et cirés, joues pleines et sombres frottées de rose, large sourire qui a l'air de mordre, regard vif, jambes sveltes et spirituelles, est-ce une femme, est-ce un garçon? Nous pouvons nous poser cette question, quand Joséphine Baker paraît en bon déguenillé, au premier tableau, et se livre à des démonstrations frénétiques, où toutes les ressources d'une culture acrobatique allant jusqu'à la dislocation viennent en aide, pour les porter à un perpétuel paroxysme, aux inspirations les plus audacieuses de la danse excentrique. Nous retrouvons cet androgyne dans une autre danse en costume masculin burlesque, jaquette noire et pantalon aux chevilles, qui nous rappelle telle danse fantaisiste où triompha notre Mistinguett. Mais, dans plusieurs autres scènes, Joséphine Baker, qui ne cesse, même quand elle passe au second plan, de se tenir en pleine action, se montre femme à n'en pas douter; notamment dans cette « danse de sauvage » d'une audace extraordinaire, où, à peu près nue, elle mime la coquette et le plaisir, de tout son corps onduleux et nerveux, secoué de spasmes et de frissons, serré de près par son partenaire, Joë Alex, qui exprime avec une intensité presque insupportable, d'une ignorance tragique, la force obscure du désir... Joséphine Baker est une rare et curieuse artiste, dont la personnalité se détache nettement des tempéraments et des natures fort intéressantes, Marion Cook, Maud de Forest, Béatrice Foote et d'autres encore. Louis Douglas montre dans ses danses une invention incessante et cette virtuosité sûre et précise que nous lui connaissons. Il est applaudi avec un enthousiasme justifié, après sa scène des « pieds qui parlent », réglée avec autant de fantaisie que de science. Les girls de couleur, Charleston Steppers, ne sont pas noires; inégalement foncées, leur peau va du chocolat assez clair à des tons d'ambre ou de topaze, et les artifices du maquillage européen ne leur sont pas inconnus. Cela fait de très curieuses poupées, toutes jolies, et dont quelques costumes, si légers, d'une ingénieuse recherche, nous font apprécier les corps aux lignes fines, de peine voilés d'une dentelle ton sur ton et de bracelets de brillants. Enfin le jazz, dont j'ai dit le rôle prépondérant, étonne tour à tour par ses douceurs fluides et par ses stridences déchirantes, mais ne cesse d'animer ce spec-

tacle de son souffle démoniaque et de sa frénésie nuancée... Maintenant, attendons que l'on nous propose, comme idéal de l'art lyrique, une troupe d'Indiens des prairies imitant en rond le cri du coyote en l'honneur de la lune nouvelle. Ce sera remonter d'un degré encore vers les origines. Mais peut-être alors quelqu'un découvrira que nous n'allons pas tout nus et se demandera si l'art, depuis les temps de la pierre taillée, n'a pas fait tout de même quelques progrès, dont il serait raisonnable de tenir compte. Celui-là, il est vrai, sera probablement traité de réactionnaire et je ne voudrais pas risquer cette aventure. Je déclare donc que j'ai pris un vif plaisir à la revue nègre; mais si ce plaisir demeurerait exceptionnel, je ne me plaindrais pas trop fort.

Je n'ai qu'un mot à dire de la première partie du programme. Les Champs-Élysées Girls nous annoncent successivement les *Jenkins Bros*, amusants excentriques qui nous ont été présentés à l'Empire et au Cirque Rancy; *The Klein Family*, vue il y a deux ou trois ans au Nouveau-Cirque, et dont le travail bien présenté comprend maintenant des suspensions et loopings aux anneaux métalliques et au trapèze rigide, avec un seul gymnaste masculin au milieu de sept femmes agréables, aux maillots bien tirés; l'athlète *Louis Vasseur*, qui renouvelle ici avec succès les exploits musculaires que nous lui avons vu accomplir dans nos cirques, notamment l'arraché de cent kilos d'une main, l'épaulage d'une barrique pleine d'eau et le carrousel humain; enfin *Saint-Granier*... Mais ici le rôle des girls devient plus important; mises en scène avec beaucoup de goût et d'adresse par M. Carlius, vêtues en soubrettes noires et blanches, elles font une entrée fort brillante à l'excellent fantaisiste, et au refrain de l'une de ses chansons, elles représentent, dans leur charmant costume habituel, une troupe de petites femmes parfaitement disciplinées, dont les évolutions gracieuses soulignent le sens de la chanson avec beaucoup d'à-propos. Vous savez déjà que Saint-Granier, avec quelques fantaisies adroites et quelques imitations inégalement réussies, mais présentées d'une manière assez nouvelle, obtient un juste succès, dépassé pourtant par l'enthousiasme qu'il soulève avec la populaire *Marquita*, qu'il a créée dans la revue du Casino de Paris, que le public lui redemande, et qu'il chante, il faut le dire, d'une voix chaude et pâmée, conduite avec beaucoup d'intelligence et de charme.

Mais je signale d'une façon toute particulière aux amateurs de belle acrobatie le numéro de jeux icanien des *Allissons*. Cette troupe avait paru au Nouveau-Cirque il y a cinq ou six ans et m'avait semblé remarquable par un mélange curieux d'icarisme, de sauts de tapis et d'élevations en colonne: elle s'est développée dans ce sens et mérite aujourd'hui une admiration à peu près sans réserves. Si ses exercices étaient enchaînés dans un mouvement plus continu, je n'hésiterais pas à classer cette compagnie sur le même plan que les anciennes troupes allemandes Scheffer, Kremlo, Bouhair, qu'elle dépasse même par la qualité de ses sauteurs à terre et la hardiesse de quelques-unes de ses combinaisons.

A regret, je remets à huitaine le compte rendu de quelques spectacles de cirque, notamment du Cirque d'Hiver, où, à la fin d'un très bon programme, les deux frères *Desprez* — frères de M. Desprez, directeur de l'établissement, — présentent le double saut périlleux en automobile, casse-cou d'une audace vraiment neuve et impressionnante, réglé et exécuté d'une façon impeccable. On sait qu'en principe, je n'aime pas du tout ce genre d'attraction et je n'ai pas changé d'avis. Mais, cette réserve faite, je rends simplement hommage à la vérité en signalant aux amateurs de casse-cou que l'appareil des frères Desprez est d'une nouveauté réelle: l'automobile tourne deux fois sur elle-même, dans l'espace avec son passager et vient retomber sur un matelas à l'entrée de la piste. M. Marcel Desprez qui a construit l'appareil, M. André Desprez qui ne craint pas d'en faire usage, sont chaleureusement applaudis.

Gustave Fréjaville.

Un conflit franco-anglais du Music-Hall

M. Louis Lemarchand, revuiste — et même super-revuiste, — se trouve actuellement à Londres, en compagnie de son fidèle « alter ego », M. Paul Derval, directeur des Folies-Bergère.

Or, M. Louis Lemarchand, homme calme et pondéré s'il en fut, occupe actuellement la chronique des grands journaux anglais pour avoir joué, d'une manière tout inattendue, une « scène dans la salle ». Cette scène s'est déroulée l'autre soir au Palladium, un des plus grands music-halls de Londres. Le Palladium présente actuellement, sous l'appellation de *The original Paris produc-*



M. Derval

(Photo R. Sobol.)

tion of the Folies-Bergère revue, un spectacle qui n'est qu'un piètre plagiat de l'avant-dernière revue du célèbre music-hall de la rue Richer.

Un impresario trop hardi, M. Tom Arnold, après s'être contenté d'acheter quelques vieux costumes hors d'usage aux Folies-Bergère, s'est arrogé ce droit.

M. Lemarchand, tristement impressionné par la lamentable exhibition d'un spectacle qui donne aux Londoniens une idée péjorative de l'art scénique français, n'a pu réfréner son indignation. A l'annonce du nom du prétendu producteur britannique, cette indignation a éclaté avec une violence telle qu'elle a créé une sensation considérable dans le monde du théâtre et même parmi le grand public.

D'accord avec son auteur, M. Paul Derval va demander aux tribunaux britanniques de mettre un terme à cette concurrence déloyale qui donne aux Folies-Bergère une bien fâcheuse réputation. Il va solliciter l'arrêt des représentations de la fausse revue des Folies-Bergère.

Il y avait des juges à Berlin. Souhaitons à MM. Lemarchand et Derval d'en trouver à Londres.